

Franz Hellens

Mélusine ou La robe de saphir

R O M A N



Méluſine

ou la robe de ſaphir

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



© 2019 Communauté française de Belgique pour la présente édition

© Succession Franz Hellens

Illustration de couverture : © vizerskaya - iStock by Getty Images

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-408-0

Dépôt légal : D/2019/12.583/1

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Franz Hellens

Mélusine

ou la robe de saphir

roman

Postface de Paul Aron



À René Lalou.

Je suis faite pour la joie qui avance et la gaieté qui respire.

Mélusine (p. 265)

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Conformément à la volonté de l'écrivain, cette réédition reprend le texte de l'édition Gallimard de 1952. Dans la présentation de la seconde édition de son roman, Franz Hellens précise les transformations qu'il a apportées à son texte :

« Le texte de cette édition a été modifié en beaucoup d'endroits. Si je me suis gardé de rien changer au style, je n'ai pas hésité à le débarrasser de ses parasites. »

« Ce contrôle, qui m'avait manqué en écrivant mon livre, je l'ai exercé en le corrigeant, avec une joie sereine, et nul travail ne me fut plus facile. Il m'a suffi de supprimer des pages entières, de biffer d'un trait de plume des paragraphes, certaines phrases inutiles, çà et là un ou plusieurs mots dans une même phrase. Et je n'ai pas ajouté une seule ligne. »

« Mélusine se présentait sous son premier aspect comme une statue couverte de surcharges de plâtre qui lui faisaient un étrange et, à vrai dire, peu agréable vêtement. J'ai décapé la statue, je l'ai dépouillée de ses enveloppes inutiles et ne lui ai laissé que sa mince robe de saphir, si mince et si transparente que le corps apparaît dans sa lapidaire nudité. »

De fait, la plupart des modifications apportées par l'écrivain sont heureuses. Elles resserrent l'écriture et précisent la pensée. Comparez, à titre d'exemple, le troisième paragraphe du second

chapitre de la version de 1952 que nous rééditons avec la version originale :

« Marche la première, Mélusine. Je suis trop lourd pour tes côtés. Ma tâche est de te suivre et de t'aimer dans cet éloignement si proche, comme une chose sans cesse avancée et presque inaccessible. Voici des hommes qui viennent de la mer par la chaussée et qui s'arrêtent en te voyant. Leurs bras pendent soudain à leurs flancs ; ils demeurent pétrifiés, comme s'ils venaient de reconnaître un vieux trésor renouvelé. Mélusine est déjà loin, ils restent sur place sans bouger, attendant je ne sais quoi pour repartir. Ma tâche est de les regarder, de voir les hommes s'arrêter, et de te suivre, Mélusine, car je ne peux rien sans toi. Jamais je ne parviendrais à traverser la mer ».

Le premier et le dernier chapitre sont ceux qui ont subi le moins de retouches. Par contre, ceux consacrés à la description du Parc artificiel, nous l'avons signalé dans la *Postface*, comportent des ajouts significatifs.

AVANT-PROPOS

Je commençai la composition de *Mélusine*, à Nice, au printemps de 1917 et l'achevai à Villefranche-sur-Mer, à la fin de l'année suivante.

L'histoire de ce livre est une des plus obscures de ma vie d'écrivain. Je devrais dire la légende, le mythe. *Mélusine* représente une somme de rêves et fut écrit littéralement dans un état de transe où je fus plongé pendant toute cette période d'étrange fécondité.

Un matin, je m'étais réveillé la tête pleine d'un rêve fabuleux, que je me hâtai de transcrire d'une main agitée, partagé entre l'enthousiasme de ma découverte et la crainte d'en perdre la moindre parcelle précieuse. Peut-être ce morceau serait-il demeuré unique, si le rêve que j'y avais consigné n'avait été suivi de toute une série d'autres, dont l'apparence chaotique cachait la miraculeuse liaison. Je n'ai jamais rêvé tant que pendant cette période de seize mois environ, où les chapitres de mon ouvrage furent écrits sous cette mystérieuse dictée. Le rêve dont j'ai parlé plus haut et qui forme le premier chapitre de cette sorte de roman lyrique et fantastique, m'avait introduit en plein Sahara, où surgissait soudain, sur le fond de la nuit étoilée, une cathédrale en pierres translucides, dont j'entreprenais l'ascension

en compagnie d'une femme légère comme l'air et vêtue d'une robe de saphir.

*

Mélusine fut écrit sans suite dans une fièvre continuelle. Si je n'ai gardé aucun souvenir précis de ces mois angoissants et exaltants tout ensemble, je sais que je me débattis dans une lutte cruelle, où j'étais, le plus souvent mon propre ennemi et ma propre proie. Je me couchais, le soir, dans un état d'agitation incroyable, éreinté par le travail de la journée, que compliquait encore la chaleur de l'été, tandis que dans la maison voisine, Christine composait au piano les airs de *Phi-Phi* ! Allais-je rencontrer cette nuit le rêve que je souhaitais et redoutais à la fois ? Le rêve dont je ne pouvais plus me passer n'allait-il pas me contredire, se dresser contre le travail de la veille, m'empêcher de le poursuivre ? J'en étais arrivé à considérer ce livre comme ma seule raison d'exister, l'avenir dépendant de son avortement ou de sa réussite. Or je me sentais incapable d'en venir à bout sans le recours du rêve, de cette inspiration fortuite et précaire, dont je m'efforçais vainement de me rendre maître.

Cet état d'hallucination latente me fut favorable et me permit de conduire mon ouvrage jusqu'au bout. De conduire ? Le mot est inexact. Je n'ai jamais été pressé, bousculé, par une force plus impitoyable. Les seuls instants de lucidité dont je crois me souvenir furent ceux où je m'efforçais de dominer le flot, de trouver la bouée de sauvetage que représentaient pour moi les mots, le contour du style, l'image dure et nue, et je m'y accrochais pour ne pas me laisser engloutir. Le style de *Mélusine*, je ne l'ai jamais retrouvé. J'ai eu beau, le calme revenu,

m'appliquer à donner à d'autres ouvrages cette forme métallique et souple, ces reflets de photographie réalisée dans l'abstraction, je n'ai plus obtenu que des résultats lamentablement artificiels.

*

Le style de *Mélusine*, non dans toutes ses parties mais dans ses parties saillantes, est celui du rêve. On ne saurait inventer cette sorte d'éclairage au magnésium, cette clarté de diamant noir où les objets, dans la seconde qui est l'éternité, apparaissent sous leur forme essentielle, étrangement définie, où tout mouvement est un geste sans retour, où aucune parole ne résonne mais où le silence parle, où l'action s'accomplit comme un déclic. C'est un style en éclair et sur quoi l'on ne saurait revenir. Non, ma volonté n'y eut presque aucune part. C'est pourquoi j'en ai perdu la trace.

La fin de ce travail fut une délivrance. Je sortis de ce cauchemar comme un malade d'un lit d'hôpital.

J'essaie de définir ce que fut pour moi *Mélusine*. Et d'abord, je m'étonne que de cette période tourmentée de ma vie un ouvrage aussi sain, aussi charnu, aux articulations aussi souples et d'un équilibre aussi constant, ait pu surgir. Tout s'y passe en dehors des possibilités humaines, mais tout reste, je crois, essentiellement humain. Des individus gouvernés par des forces irréelles se reconnaissent supérieurs à eux-mêmes et leur activité semble consciente et volontaire. Ils accomplissent des mouvements qui les transportent, à chaque instant, de la terre ferme où ils s'appuient, au-delà des limites auxquelles ils se croyaient astreints. La réalité même se transforme à chaque pas ; l'obstacle qui semble insurmontable devient un tremplin et le

miracle sort de la difficulté vaincue. Ce n'est jamais une féerie, mais un perpétuel renouvellement.

Un renouvellement. Ce mot donne la clef de l'énigme. Depuis mon départ du Nord ne m'étais-je pas efforcé, à mon insu, de sortir d'une enveloppe d'habitudes, de régularité, où j'étais demeuré trop longtemps à l'étroit ? Je croyais que le travail suffit à l'écrivain comme une comptabilité bien tenue à l'homme d'affaires. Comment avais-je pu négliger l'aventure ? Un pays tout nouveau pour moi, d'une liberté inespérée, la maladie, une suite d'expériences, d'élan, de déceptions, et la découverte, soudaine, écrasante, d'une région spirituelle à laquelle je sentais que je n'eusse jamais abordé sans l'événement qui m'avait poussé là, tout cela ne m'avait-il pas mis en face du problème le plus passionnant et, du reste, inévitable : la recherche de ma personnalité ?

Mélusine fut l'explosion de mes liens, un douloureux et splendide éclatement de ma solitude. J'aurais pu aussi bien m'effondrer dans cette aventure.

Le livre achevé, je n'y pensai plus.

*

Après l'armistice, le manuscrit passa par les mains de plusieurs éditeurs parisiens. Je finis par le confier aux soins d'une agence littéraire, qui me le renvoya quelques mois plus tard avec une longue lettre du directeur. Il était inutile de poursuivre les démarches pour la publication d'un tel ouvrage, m'écrivait-on ; aucun éditeur français ne risquerait des fonds sur un livre de cet ordre, dont la nouveauté de conception et l'audace du style rebuteraient le grand public. Cette lettre d'un romancier bien

connu, et écrite sur le ton de l'éloge le plus sincère, me consola d'une attente infructueuse. J'avais trente-six ans à cette époque.

Mélusine fut publié, en 1921, par une société d'édition qui venait d'être créée, à Bruxelles, à l'enseigne de la « Voile rouge ». L'éditeur Émile-Paul avait accepté de mettre son nom sur la couverture et devait se charger du lancement à Paris.

Le livre reçut un accueil fort varié, mais parut susciter chez les écrivains une certaine émotion. *Mélusine* était l'œuvre d'un fou. Quelques critiques jugèrent le livre avec plus d'indulgence, et il y en eut qui ne lui marchandèrent pas l'éloge. Deux ou trois journaux le signalèrent pour le prix Goncourt.

Peut-être voudra-t-on trouver dans cet ouvrage une formule nouvelle du roman picaresque.

*

Le texte de cette édition a été modifié en beaucoup d'endroits. Si je me suis gardé de ne rien changer au style, je n'ai pas hésité à le débarrasser de ses parasites.

Ce contrôle, qui m'avait manqué en écrivant mon livre, je l'ai exercé en le corrigeant, avec une joie sereine, et nul travail ne me fut plus facile. Il m'a suffi de supprimer des pages entières, de biffer d'un trait de plume des paragraphes, certaines phrases inutiles, çà et là un ou plusieurs mots dans une même phrase. Et je n'ai pas ajouté une seule ligne.

Mélusine se présentait sous son premier aspect comme une statue couverte de surcharges de plâtre qui lui faisaient un étrange et, à vrai dire, peu agréable vêtement. J'ai décapé la statue, je l'ai dépouillée de ses enveloppes inutiles et ne lui ai

laissé que sa mince robe de saphir, si mince et si transparente que le corps apparaît dans sa lapidaire nudité.

Mélusine est peut-être le plus imparfait de mes livres ; c'est pour cette raison sans doute que je le préfère à tous les autres. Je m'en excuse auprès du lecteur.

25 juin 1951

Franz HELLENS

I

L'aurore africaine

En débarquant sur la côte d'Afrique, nous vîmes une foule de gens, aux costumes brillamment colorés, qui avançaient comme en pèlerinage. Ces hommes parlaient toutes les langues ; leur marche ne faisait aucun bruit sur le sable, mais leurs voix unies formaient des fanfares dont les sons se prolongeaient jusqu'aux déserts voisins.

Mélusine traversa comme une flèche le cortège, m'ouvrant une voie facile, et nous nous trouvâmes avant la nuit dans une complète solitude. Un inconnu, qui s'était détaché de la foule, nous accompagnait. Il nous annonça qu'il nous ferait voir un prodige. En effet, après quelques heures de marche, nous aperçûmes un spectacle inattendu dans le vide accoutumé du désert. Devant nous se dressait une imposante cathédrale à deux tours carrées, sombres, presque noires. De loin, on pouvait la croire tout entière en bronze. Les rayons du soleil africain, avant de disparaître, embrasèrent un moment l'édifice ; toutes les arêtes se colorèrent en rouge, depuis les contours massifs de la base, l'immense rosace en cœur d'anémone et les balustres des pinacles, jusqu'aux sommets trop aériens pour être analysés. M'étant approché, je remarquai que cette cathédrale n'avait ni porches ni vitraux. On n'aurait su dire de quelle matière elle était

faite. Ce n'était ni pierre ni métal. Tout ce qu'on pouvait affirmer, c'est que le temps n'y avait jamais mordu.

Mélusine s'était arrêtée. À côté d'elle se tenait cet homme qui s'était joint à nous. Tous deux regardaient la cathédrale, sans rien dire, la tête levée ; les tours étaient si hautes, qu'il fallait accomplir une véritable contorsion pour y atteindre du regard.

Je jugeai qu'un pareil monument, privé des issues ordinaires, devait se conquérir par le haut. Une échelle de corde, à triple rang, qui tombait d'une des tours, s'offrait pour l'escalade. Je vérifiai si elle était solidement fixée :

– Mélusine, dis-je, il faut enlever nos chaussures afin de monter plus lestement.

Pendant que nous nous déchaussions, j'entendis au loin comme un vaste remous, ronflant et continu. Je crus d'abord que c'était la foule qui approchait. Mais on ne voyait personne ; du reste, rien dans ce roulement mystérieux ne ressemblait au bruit cuivré qui nous avait accompagnés quelque temps.

– La mer, sans doute ? demandai-je tout haut.

– Non, le désert.

C'est tout ce que l'inconnu prononça devant nous.

Nous commençâmes à monter rapidement.

Mélusine manœuvrait à droite, moi à gauche ; entre nous l'étranger qui paraissait rompu à cette prouesse. Le soleil embrasait toujours les murailles. Tout d'un coup les rayons s'éteignirent et nous vîmes scintiller au-dessus de nos têtes les étoiles. De temps en temps l'une d'elles se détachait et tombait comme un fruit dans un panier. Nous étions arrivés au dernier échelon, quand je fus pris de vertige ; je me crus perdu et criai maladroitement. Mélusine, effrayée, lâcha la rampe de corde, son visage rejeté en arrière. Heureusement l'inconnu la soutint

d'un bras ferme. En quelques secondes, nous fûmes au bas de l'échelle.

On ne voyait plus rien, pas même la cathédrale, mais une lueur froide et pénétrante me remplissait les yeux. Je fis quelques pas malaisés dans le sable. Le vertige de la chute semblait m'entraîner plus bas encore, et je m'aperçus que j'avais oublié de remettre mes chaussures. Je les cherchai à tâtons et les retrouvai au pied de l'échelle, mais lorsque je fus revenu à l'endroit où j'avais laissé Mélusine et l'inconnu, tous deux avaient disparu.

Les ténèbres étaient si épaisses que je m'y crus pour toujours enseveli. Je me mis à courir. Mes pieds s'embarraçaient comme dans du linge. À bout de souffle, je parvins aux confins du désert. Des lumières apparurent et les mêmes éclats de fanfare que j'avais entendus au départ arrivèrent au devant de ma course.

Les lumières, c'était une ville dont on apercevait maintenant les ombres découpées sur le ciel bleu plein d'étoiles. Une foule emplissait les rues étroites et s'écoulait entre des murs rapiécés et mouvants comme une toile de décor secouée par le vent. Des hommes portant bannières se ruaient avec des hurlements, entraînant des grappes d'enfants nus, dont la peau brune luisait à la clarté des lampes suspendues.

– Que veulent ces hommes et que signifient ces cortèges ? demandai-je à quelqu'un qui regardait comme moi.

– Ils viennent pour assister à l'aurore africaine, me fut-il répondu.

Je ne compris rien à ces paroles. Je pensais à la cathédrale du désert. La perte de Mélusine me parut plus terrible que la mauvaise fortune de notre ascension. Comment la retrouver dans cette foule ? Les lumières électriques agitées balayaient l'obscurité. Le mouvement était torrentiel. De temps en temps,

une lampe arrachée par le vent, en se brisant sur le pavé, faisait paraître le ciel plus paisible.

Je me réfugiai dans un café dont le fond seul était éclairé. On y jouait des airs étranges sur de bizarres instruments. Accroupis, les musiciens avaient l'air de tirer les sons d'eux-mêmes, de leur propre corps, avec des doigts crochus. Sur un divan, un homme coiffé d'un énorme turban était penché sur une serveuse presque nue, dont les cheveux noirs brillaient et qui tenait les bras croisés derrière la nuque. D'autres couples se dégagèrent de la demi-obscurité, et tous ces gens semblaient dormir, car ils ne bougeaient pas plus que des statues. Même les musiciens avaient les yeux éteints.

Un nouveau vertige me fit perdre les sens ; il me semblait que je venais de grimper très haut sur cette musique aiguë et monotone. La couleur bleue des murs me rappela Mélusine dont la robe était taillée dans le saphir, et je me mis à sa recherche parmi la foule, en songeant que le bleu est la couleur de l'espoir.

Comme j'avais, un pierrot me prit par la main et m'entraîna tout sautillant. Il criait d'un ton désespéré :

– J'ai perdu le joyau de la lune ! J'ai perdu le joyau de la lune !

Le flot humain se déversait toujours. Une femme me regarda. Il me sembla qu'elle portait un masque. Furieux, je voulus le lui arracher, songeant que Mélusine me trompait.

– Que signifie ce tapage ? demandai-je au pierrot.

– C'est pour l'aurore africaine, me répondit-il.

Nous arrivâmes sur une place publique. Là se rencontraient tous les courants de la foule dans une bataille gigantesque, à coups de torches et de drapeaux. Les masses humaines, de cette teinte verte et profonde que prennent les vagues de la mer, heurtées l'une contre l'autre, s'élevaient et s'écroulaient entre des

murs pavoisés. Ici, les cris semblaient noyés et confondus. Je me sentis comme le flot léger qu'un flot plus puissant emporte et montai en tourbillonnant, de vague en vague, vers les lumières étrangement remuées des lampes qui m'inquiétaient si fort.

Mais soudain tout fut retourné. La place, comme une cuve qui se vide, déversa son eau vivante dans les canaux voisins. Je me retrouvai seul dans une rue en escaliers. Pour me réchauffer, comme le baigneur qui sort de l'eau, je commençai à balancer les bras en gravissant les marches. Une odeur de santal, lourde et violente, s'échappait des fenêtres ouvertes, mais on ne voyait rien, sauf, çà et là, un lampion chinois qu'aucun souffle ne balançait. Ce parfum et ces lumières me rappelèrent Mélusine qui les aimait avec passion. Je pensai qu'elle ne devait pas être loin. Peut-être s'annonçait-elle à moi par ces signaux.

– Mélusine ! appelai-je.

Je regardai par les fenêtres. L'obscurité dormait sur son lit de pierre. Mes pas étaient si durs et si détachés que j'aurais pu les ramasser. Et je songeai avec terreur que si je retrouvais Mélusine, elle serait froide peut-être comme le silence.

Dès lors, j'eus peur de cette rencontre et je poursuivis mon chemin sans la chercher. La nuit me semblait sans issue. Si j'avais encore, ce n'était pas pour fuir mais pour savoir jusqu'où pouvait monter le désespoir. Je trébuchais à chaque pas. Bientôt des sons d'une extraordinaire légèreté se mirent à flotter autour de moi. Je distinguai trois notes qui s'accordaient comme les clartés rouges, vertes et bleues des lanternes, et sentis qu'elles me frôlaient, pareilles à d'invisibles papillons de nuit. En même temps les lampes de couleur commencèrent à osciller lentement.

Comme j'atteignais le sommet de la rue, j'aperçus un homme qui me parut énorme, immobile, appuyé à la crête d'un mur. Sa

silhouette noire, arrondie, se haussait sur le ciel plein d'étoiles. En bas, les lampes continuaient de balancer dans un bourdonnement lointain de voix et de musiques. L'homme noir me tournait le dos et contemplait l'espace.

– Que regardez-vous là ? demandai-je avec frayeur.

– J'attends l'aurore africaine.

Il tourna la tête vers moi et je reconnus l'étranger qui nous avait conduits vers la cathédrale. Mes sens se mirent à osciller comme les lampions de la rue.

– Qu'avez-vous fait de Mélusine ? m'écriai-je avec force.

Dans un éclair, je fis le vœu, si je retrouvais Mélusine, d'arracher à cette cathédrale son secret. Aussitôt je perdis l'équilibre. Il me sembla que je plongeais dans un bain d'étoiles.

Lorsque je retrouvai mes esprits, la foule bouillonnait de nouveau autour de moi. Il faisait encore nuit. De grandes torches brûlaient au pied d'un rang de colonnes, le long de balustrades échelonnées autour de vingt tribunes massives et monstrueuses comme des montagnes, formant des blocs obscurs de bois, de fer et de béton armé, dont les contours se marquaient durement dans les lumières. On entendait le chant des poitrines humaines accompagné par l'orchestre incessant des marteaux et des scies. Des grues soulevaient des blocs de pierre, qui traversaient l'obscurité comme un vol de gigantesques chouettes. La foule rassemblée au bas des belvédères en construction regardait s'accomplir ce travail vertigineux. Toutes les têtes étaient levées vers les hauteurs d'où jaillissait le carillonnement des marteaux. Et le souffle de l'impatience était si puissant qu'il inclinait le feu des torches et en arrachait des étincelles.

L'inconnu se tenait debout près de moi. Il me sembla, lui aussi, bâti de fer et de béton.

Soudain, les milliers de flambeaux se tournèrent comme des yeux vers l'espace que nous cachait encore la nuit. On vit paraître dans le lointain un rayonnement glissant, mille fois répété. Une clameur s'éleva de la foule. Dans le silence qui suivit, je m'aperçus que le bruit des marteaux avait cessé. Puis une voix formidable, qui venait sans doute de l'un des belvédères, se fit entendre, et aussitôt la foule se rua d'une seule masse vers les escaliers. Les marches craquèrent sous le poids. Sans l'étranger, qui me protégeait, j'eusse été écrasé par le flot. Je crois qu'il m'emporta dans ses bras. Les torches s'éteignirent. L'air devint bleu et transparent. Une à une, les étoiles disparurent. Des lueurs lisses comme des nappes de phosphore s'étendirent tout en bas sur l'espace. La plaine ressembla à un plateau d'acier strié de lignes sombres, tandis que chaque atome d'air chaud faisait en éclatant comme un bourgeonnement musical.

– Le désert ? demandai-je.

– Non, la mer !

Je cherchai l'inconnu à mon côté. Il avait disparu. En même temps, l'horizon se découvrit, une ligne dure et noire, légèrement recourbée, et le ciel, au-dessus, par un rayonnement montant, encore sourd, s'éclaira lentement du violet terrestre au rose aérien. On entendit un long bourdon, comme on arrache au gong la boule feutrée d'un marteau. Trois notes, à peine balbutiées, s'agitèrent comme des cloches invisibles, en s'élevant toujours. Trois feux crépitèrent à l'extrémité de la mer et lancèrent jusqu'au zénith une triple antenne de lumière qui s'élargit aux sommets.

Les vingt promontoires tremblèrent sur leurs bases. Comme après l'éruption d'un volcan le ciel s'encombre de cendres et de fumées, l'air fut plein des acclamations qui montaient de la foule

entassée. Les voix se mêlaient aux sonorités de la mer et le feu grandissait sur l'éventail ouvert à l'horizon.

Et lorsque, d'un seul bloc, comme un caillot de sang et d'or, le soleil se montra sur la mer, les lourds échafaudages de fer et de béton, entièrement éclairés, se disloquèrent dans un débordement furieux de cris et d'applaudissements. La foule se déversa et je vis Mélusine, à côté de moi, qui regardait amoureusement le soleil monter en se rétrécissant. Elle était bleue et transparente comme l'air. Les deux bras levés, elle ouvrait ses mains à la lumière.

À l'instant, je sentis tomber tout le poids de mes jambes fatiguées par cette nuit d'ascensions et de chutes, et je m'aperçus que j'avais oublié de lacer mes chaussures.

II

Mélusine

Sur la plage de sable durci, Mélusine marche la première, selon son habitude. Une large chaussée, blanche et droite, dont on n'aperçoit pas la fin, baigne dans la mer. Le soleil bondit à l'horizon et brûle le vaste écran du ciel dont les lambeaux enflammés retombent sur les vagues.

Mélusine marche la première. La voici devant la jetée, elle entre dans la mer par ce chemin audacieux. Ses pas glissent sur le sable et le gravier pilé. Elle est nus pieds. Elle porte une robe bleue, d'une seule pièce, taillée dans le saphir et dont la forme simple flotte et s'allonge avec des plis ciselés. Sa tête brune oscille sur un cou souple, ses bras sont deux clartés de marbre qui ondulent et, comme toujours, elle est heureuse de marcher, car elle est la lumière et le mouvement.

Marche la première, Mélusine. Ma tâche est de te suivre dans cet éloignement si proche. Voici des hommes qui arrivent de la mer par la chaussée. Leurs bras pendent soudain à leurs flancs ; ils s'arrêtent pétrifiés, comme s'ils reconnaissaient un trésor. Mélusine est déjà loin, qu'ils sont toujours là, sans bouger, attendant on ne sait quoi pour repartir. Ma tâche est de les regarder, de voir les hommes s'arrêter sur ton chemin et de te suivre, Mélusine, car je ne peux rien sans toi. Jamais je ne parviendrais à traverser la mer.

Tout entre nous est clair, juste, mais distant. Ton corps est une loi naturelle qui me gouverne, depuis qu'il se montra, un jour que j'avais longuement contemplé une vague.

Plus personne sur la chaussée. Les vingt estrades vides, derrière nous, peuplent seules le quai désert. Les spectateurs matinaux sont rentrés dans leur isolement.

Mélusine s'étend sur le sable. Le bas de sa robe trempe dans la mer. Je me jette à ses pieds et j'embrasse ses mains. Il faut qu'elle me raconte maintenant comment je l'ai perdue cette nuit.

– La faute en est à tes chaussures, me dit-elle. Après être monté si haut et descendu si bas, je m'étonnai qu'une pensée si petite pût germer entre de pareils extrêmes, en pleine nuit. Vois, j'ai les pieds nus, j'ai laissé mes sandales devant la cathédrale. Mais tu t'es souvenu de ce détail infime et, pendant que tu cherchais tes chaussures, moi je me mis à chercher une route et je t'ai oublié.

– Mais cet inconnu, l'as-tu suivi ?

– Il nous avait sauvé la vie. À la force de son bras, j'ai senti que ce n'était pas un homme ordinaire. Je lui demandai de m'indiquer le chemin d'une ville. Comme j'entrais dans la plus proche, celle-ci me parut plus animée qu'en plein jour. L'inconnu voulut me conduire jusqu'à la mer. « Vous n'avez pu atteindre le sommet de la cathédrale, me dit-il, je vais vous faire voir un autre spectacle pour lequel il n'est pas besoin d'une échelle de corde trop blessante pour des pieds comme les vôtres. » Comme nous avancions, les lumières me montrèrent une foule de gens masqués avançant rapidement entre des murs tendus comme des voiles sur des mâts. Les rues tanguaient. Le vent nous poussait. L'inconnu me conduisait et je marchais aussi facilement dans la cohue que si j'eusse glissé sur le sable fin de

cette route. Je voulus voir son visage, mais les lumières qui montraient tout avec une crudité blessante ne pouvaient l'atteindre ; même lorsqu'il relevait la tête, aucun de ses traits ne m'apparaissait. Je réfléchis que cet homme portait sans doute un masque comme les autres et qu'il m'était possible de l'arracher. Mais à peine eus-je levé la main, comme s'il eût deviné ma pensée, il disparut et il me sembla soudain que ma légèreté avait des bornes.

« Des hommes qui passaient m'aperçurent. L'un d'eux me prit le bras. Un chapeau melon noir, trop petit, se balançait sur sa tête. Il portait une longue jaquette sombre, serrée à la taille, un gilet de couleur et un large pantalon qui s'agitait et pendait tristement sur ses grands pieds. Il s'appuyait de sa main libre sur une badine. Ses gants ouverts lui faisaient des mains énormes. Il s'arrête, croise les jambes ; il a des cheveux noirs crépus, une courte moustache. Il me contemple, cligne des yeux, avec un lugubre sourire. Cependant je me dégage et le repousse. Il part, tourne le dos, d'un pas rapide et cahotant. Ses larges pieds s'écartent et tout son corps est secoué. Tandis que je le regarde, un autre s'empare résolument de mon bras. C'est un athlète en maillot rouge. Son corps est un bastion matelassé. À son visage pend un masque boursouflé qui oscille. Son front est court, mais l'arc tendu de ses épaules est effrayant. À son tour il me regarde avec des yeux humides, le mur de sa poitrine remue. Je voudrais fuir. Mais le premier, soudain, fait volte-face, se ramène à pas serrés, s'approche en balançant la tête et frappe l'athlète d'un coup de talon par derrière. Touché, l'athlète recule, tend un poing lourd, l'abat sur le puceau déjà rependu à mon bras, et qui roule, cassé en deux, sur le pavé. On le croit mort, mais le petit se redresse, reprend le pas, hésite en souriant, fait tournoyer sa

badine, ramasse un pavé et l'applique d'un mouvement précis sur le géant, au creux du dos. De l'un à l'autre je rebondis. L'endroit est plein de curieux arrêtés, les murs regardent par leurs fenêtres, partout on hisse des drapeaux et les toitures elles-mêmes se penchent pour voir de plus près. Autour de nous, les gens s'assoient comme pour un long spectacle. L'athlète avec ses poings trop lourds atteint le vide et s'étale, entraîné par son poids. L'autre au contraire s'esquive ; il est touché, une chute, une grimace, et le voilà debout, ressuscité, avec sa mécanique toujours valide, ses larges pieds, ses gants déboutonnés, sa canne et son chapeau acrobatiques.

« Je me souvins alors de l'inconnu et j'implorai son aide, comme s'il eût été près de moi. Ce fut un brusque changement. La rue se remit à tanguer comme le pont d'un navire, jetant acteurs et spectateurs les uns contre les autres, et les lampes entrechoquées se brisèrent. Il me sembla que la même épaule qui soulevait la terre me prêtait un appui et j'arrivai sans peine à une distance suffisante du vacarme pour entendre les sons pluvieux d'une guitare. Sous un réverbère, un homme vêtu d'une blouse blanche jouait, la tête levée, dans un grand halo bleu. La lune, incrustée dans un nuage, se mirait aux vitres d'une fenêtre. Le musicien se mit à chanter. Un store s'abaissa sur la lune reflétée, et comme elle s'effaçait à la fenêtre, elle me parut plus grande dans le ciel. Je fus emprisonnée dans son rayon. La guitare s'écrasa sur les pierres. Dès qu'il m'aperçut, le donneur de sérénade se jeta à mes pieds.

« – Oh ! joyau de la lune, s'écria-t-il, je te retrouve enfin !

« – Je ne suis qu'une femme égarée dans la nuit et qui cherche son chemin, répondis-je.

« – Alors, viens avec moi, je te montrerai une route digne de

ta beauté.

« En même temps, il me prit galamment le bras. Sous le bonnet noir collant, quels yeux de feu, quelle bouche amère ! »

J'interrompis Mélusine à cet endroit de son récit :

– Moi aussi, j'ai rencontré cette nuit ton pierrot. Il allait se lamentant : « J'ai perdu le joyau de la lune ! J'ai perdu le joyau de la lune ! » Cela me fait supposer que tu ne l'as pas suivi...

– Je le suivis, au contraire. La lune, tête haute, marchait devant, nos ombres la suivaient et notre couple fermait le cortège. D'abord très courtes et comme brisées, je vis nos ombres s'allonger en s'amincissant à chaque pas.

« – Où me conduis-tu ? demandai-je.

« – Ne crains rien, la route où je te mène est celle que prend la lune quand elle se lève.

« Comme il parlait, les sons de la guitare semblaient encore voltiger autour de lui. Mais nos ombres s'allongeaient toujours. Çà et là quelque obstacle les faisait dévier, puis elles reprenaient leur route par la rue toute claire. Et plus elles s'étiraient, plus la marche me devenait difficile, comme si cette ombre, sortant de moi, me privait de toutes les choses légères qui m'aident d'habitude à m'élever. Je me souvenais tristement des paroles que l'inconnu m'avait dites cette nuit et des spectacles qu'il m'avait promis.

« – Je suis fatiguée, dis-je, pourquoi ne me conduis-tu pas à la mer ?

« – Tout le monde y va pour cette vulgaire aurore africaine, me répondit-il ; moi aussi je me dirigeais de ce côté quand je t'ai aperçue. Mais tu m'as fait souvenir d'un autre chemin !

« Nos ombres rétrécies, minces comme du fil noir, glissaient sur la rue blanche. La lune elle-même, en retard, s'essoufflait à

mi-route. Tout d'un coup il me sembla que nous reculions vertigineusement. Les murs défilèrent comme les bords d'un torrent où l'on est emporté. Je fermai les yeux et poussai un cri.

« Aussitôt tout fut changé. La légèreté me revint avec les sens et je me remis à filer, comme tout à l'heure sur le sable ; mais il me sembla que c'était dans l'air même et parmi les étoiles. Une douce fraîcheur caressait mes pieds. Je fus satisfaite d'avoir négligé de remettre mes sandales. Comme je m'élevais, j'aperçus sous moi la ville agitée de feux minuscules, où quatre hommes m'avaient disputée cette nuit. Je crus que tout ce qui avait précédé n'avait été qu'un rêve, tant la réalité présente se montrait heureuse. Je glissais d'un bout à l'autre d'un champ de glace immense dont le froid n'était pas blessant. J'étais seule au fond du silence et partout où je passais ma propre clarté me précédait, comme tout à l'heure mon ombre. Mes pensées volaient autour de moi, ma tête ressemblait à une cage ouverte. "Si les hommes sont encore capables de regarder en haut, me dis-je, ils doivent me prendre pour une étoile filante." J'éprouvais de l'orgueil, mais cet orgueil était ailé. Du reste, en tout cela, je sentais la force de cet inconnu qui nous avait sauvés sur la cathédrale ; parfois même, je croyais voir courir sa grande ombre devant moi. Allais-je glisser ainsi toute l'éternité ? Déjà je ne concevais plus d'autre route que l'espace, et le temps me paraissait un perpétuel mouvement. J'étais ivre comme une hirondelle, jetant de petits cris, traçant des courbes, planant, soudain entraînée sur une ligne de vertige toute raide qui s'achevait dans un nouvel élan. Parfois ma robe s'accrochait à une étoile. Et la nuit durait toujours. Je n'en souhaitais pas la fin. Je m'étonnais de la manie des femmes qui se regardent dans un miroir, quand la nuit réfléchit si

parfaitement notre image. Aucune clarté terrestre n'égale cette lumineuse obscurité.

« Pourquoi, tout à coup, le souvenir de cette échelle de corde et de cette cathédrale vint-il s'agiter devant moi ? De gênantes lueurs annoncèrent la fin de quelque chose, ce que j'appelais autrefois le commencement. À cet instant, je perdis ce vivant équilibre, et, comme si j'eusse été au dernier échelon de l'ivresse, la descente commença. Je me trouvai arrêtée sur un échafaudage, au milieu d'une foule humaine accrochée aux montants et débordant des parapets. C'est là que j'ai vu le soleil se lever sur mes mains. »

– Mélusine, remarquai-je, je comprends ton amour de la nuit. Pourtant il ne m'a pas échappé que cette aurore te plongea dans un nouvel enivrement.

– J'avais tout à fait oublié le soleil. Il me sembla que je le voyais pour la première fois de ma vie.

À mon tour, je racontai à Mélusine à travers quels obstacles j'étais parvenu devant la mer.

– Nous sommes environnés de forces mystérieuses, dis-je en finissant. La plus inattendue toutefois ne me paraît pas être cet extraordinaire lever de soleil africain. Le bois, la pierre et le métal sont matière à prodiges. La forme simple est un miracle continuel. Le grelot qui flotte au col d'un cheval, une lampe suspendue, une chaise remuée, m'étonnent toujours, comme si ces sons, ces lumières et ces mouvements côtoyaient ma naissance. Je bénis Dieu de ne pas m'avoir créé brouette ou arrosoir, mais de m'avoir donné les sens pour admirer ces objets autour desquels notre vie s'enroule comme la soie autour d'une navette.

– Je ne comprends pas, répondit Mélusine, ce que la